

## Prologue

Basse-Terre dans l'ombre crépusculaire chatoie comme une conque de lambi lutinée par une étoile de mer. Au-dessus des canons du fort Delgrès, le soleil jaune safran a explosé en mille rubis avant de sombrer dans les eaux émeraude de la grande baie. Sur la plage, un château de sable abandonné par quelque marmaille s'écroule sous les assauts d'un crabe touloulou.

Saint-Claude, Matouba Papaye, cités bucoliques accrochées aux flancs de la Soufrière miroitent. Dans les hauteurs de Fonds Cacao un boucan flambe, des étincelles jaillissent sous le ciel d'où descend l'intense chaleur, embrasant Sainte-Rose et Lamentin. Goyave, languit dans l'agonie du jour. Coquine, la lune, sur les ailes du vent, folâtre dans les champs de nuées. Bananiers et cannaies ruissellent de rosée... Déjà !

Les astres scintillent. Les crêtes des vagues pétillent. C'est l'heure ou les masures aux toits de tôles rouillées s'animent. Coupeurs de canne et amarreuses reviennent des champs en fredonnant des airs de *silè-pattu*, et de *ka*. Ils retrouvent leurs marmots aux grands yeux candides, feuilletant l'histoire et la géographie du monde à la lueur d'une lampe à pétrole, sur des tables bancales et tâchées de graisse. Les fillettes préparent avec diligence le repas du soir. Les travailleurs après une dure journée se délassent et palabrent, d'autres réfléchissent aux révolutions avortées.

Devant sa case, un pusari entonne dans l'obscurité le *Madouré Virin nadron*, un *vatialou* l'accompagne au matalom tandis qu'un autre frappe du talom. Un gaillard apparaît, la mine rigolarde ; il danse. Des applaudissements fusent. Quittant leur foyer, les femmes se joignent à la fête, une kyrielle de bambins accrochée à leur jupe. Les mélopées créoles se mêlent aux plaintes tamoules. Soudain, le prêtre hindou d'un mouvement sec de la main signale l'arrêt du divertissement, et invite l'assistance à déguster le moltani, ils le suivent dans une explosion de joie. En cette fin de semaine, nègres, chabins, mulâtres et Indiens

oublie l'amertume de leur vie en chopinant, brocardant leurs patrons, les bourgeois de la ville, et leurs élus. Ils fraternisent sous un arbre à pain au sommet duquel flottent les oriflammes rouge sang de la déesse Kali. Derrière les halliers, des nymphes cuivrées et cambrées vagissent dans les bras de sylvains vigoureux. Le rhum coule, les éclats de rire ricochent de case en case, m'atteignant jusqu'à la véranda de maître Swami. Dans l'obscurité grandissante, la Guadeloupe, papillon de lumière glisse sur les flots sombres de la nuit.

Maître Swami, cheveux et barbe argentés, le visage parcheminé, éclairé par un regard de braise vivait seul, au bout d'une longue allée de cocotiers. A la mort de sa femme, cet anachorète s'était exilé là, indifférent au monde qui l'entourait. Il vivait dans un passé sans fin. L'on colportait encore ses rebellions ; dédaignant les rites funéraires chrétiens, il avait lui-même incinéré la dépouille de sa femme selon les préceptes hindouistes. Hors du temps, hors du monde, il demeurait dans ce bric-à-brac qui rappelait un bazar indien. Ses rares habits et son mobilier d'époque, étaient en pangal parmi des objets les plus hétéroclites.

C'était maintenant l'heure du souper. Il me convia à un repas frugal : quelques lottis\* relevés d'un woulka\* de mangues vertes. Nous étions assis en tailleur posture inhabituelle qui fit grincer mes articulations. Je n'étais pas habitué à me servir des doigts pour manger ; un lotti me glissa des mains, s'étala sur mon pied. Swami fronça les sourcils :

— Voyons Tambi ! Un peu de tenue ! Ironisa-t-il en ingurgitant une rasade de rhum.

Là-bas, les éclats de voix, la bacchanale des travailleurs s'étaient dissipés. Par intermittence, un fruit à pain trop mûr tombait. Des fragrances de cannelle, de muscade, et de citronnelle envahissaient l'air. Après le repas, il m'invita à le suivre. Traversant la cour, nous nous installâmes sous un manguier séculaire à la lisière des cannaies. Des centaines de chauves-souris pendaient aux branches comme de grosses mangues noires. Du ciel limpide, des myriades d'étoiles jetaient leurs feux sur la terre reposée, des clindindins comme de la poussière d'or parsemaient les champs dont les lames verdoyantes roulaient jusqu'aux mornes lointains. Swami s'assit sur une grosse pierre

posée là par un cyclone, extirpa de sa poche un carré de madras, et s'épongea le front.

La nuit paisible cheminait sur la campagne, l'alizé soufflait en bourdonnant. Les flèches des cannes molles et lascives se balançaient, murmurant une douce plainte.

Il me jeta un regard affectueux, plissa un œil et me demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce qui t'amène Tambi ? Tu sembles tourmenté !

— Cette femme. Elle me déteste.

— Qui est-elle ?

— Elle est présidente de la Comer.

— La commère ?

— Comité pour l'organisation des manifestations ethniques de la région. Cette sombre créature m'exclut de ma propre historicité, elle prétend déterminer mon avenir. Elle entrave mon destin. Elle m'a dénudé, violenté, immolé sur l'autel de sa vanité. Que faire ?

— Tu te contraries pour bien peu. Connaître notre histoire te rendra plus mesuré. « Il y a cent cinquante ans, nos ancêtres dravidiens, dotés dès l'aube du temps de tous les trésors de l'esprit quittèrent l'Hindoustan. La croix du Sud dans le regard, ils bravèrent la malédiction des eaux noires. A Antilia, la mythique Atlantide, les îles des sept cités ils se heurtèrent aux bâtisseurs des pyramides. Leur rencontre s'effectua dans les imprécations et la souffrance, mais les Dravidiens épousèrent leurs femmes. De nombreuses lunes plus tard, un autre peuple, les Arya, éveillés aux mythes du monde, rejoignirent ces hommes noirs et s'unirent. Depuis, ils rédigent le grand livre créole de l'humanité. » D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Et de répondre : dans la servitude nous sommes venus, dans la liberté nous sommes, dans la vérité nous retournerons. Alors Tambi ! De quoi, et de qui, te réclames-tu ?

— Maître, depuis si longtemps un rêve habite mon âme.

— Qu'as-tu fait de ton rêve ? As-tu brisé les barrières étroites qui divisent les hommes ? Cette femme ne s'est pas égarée dans le désert des idées mortes. Guidée par l'esprit, elle a saisi ton héritage en l'absence des gardiens de ton temple. La tête

haute, avec l'audace habituelle des femmes, elle éveille notre pays à la connaissance.

— Je crains qu'elle fasse de notre héritage un objet empaillé devant lequel défileraient pompeusement des hommes en costume noir et en chaussures blanches tandis que nous serions des ombres apeurées dans les coulisses.

— La crainte naît de la solitude. Si tu étais attentif aux idéaux de cette femme tu verrais que malgré ses occupations fastidieuses, elle porte dans ses bras nos rêves brisés. Ne te chagrine plus pour des chimères et n'oublie jamais que vivre en paix avec les hommes dans le tumulte du monde, c'est vivre en paix avec Dieu.

Et dans cette sérénité nocturne, il se mit en devoir de me relater quelques récits de vie susceptibles de m'éclairer.

## La nuit du mouton

J'étais un jeune homme sage, modéré, exempt de passion, bien dans mon corps, et romantique dans l'âme. Sans ami susceptible de me fourvoyer, je ne m'adonnais à aucun vice et ma vie sentimentale était un grand désert après de multiples déconvenues.

Ah les femmes ! Toutes pareilles. Quand vous tenez une dans vos bras, elle pense à un autre, souvent laid et idiot. Allez comprendre quelque chose ! En témoigne cette légende que me raconta l'une d'elles au moment de me quitter :

« Dieu en créant l'homme s'accorda un instant de répit. Vint à passer une guenon, malicieusement, elle s'empara d'un côté de l'homme et sauta dans les airs. Dieu lui courut après, et l'attrapa. Mais l'animal par ses contorsions parvint à s'enfuir. Seule la queue lui resta dans les mains. Il modela donc cette partie en un corps de femme. C'est ainsi que la femme, tel un singe, est rusée, hypocrite et joueuse. »

Le soir venu, je contemplais le soleil, glissant dans les flots bleutés de la Caraïbe. Ma vie, se déroulait ainsi, dans un village dont la tranquillité était ponctuée par des cancans ou un scandale sentimental. Cependant, cette existence fut un jour bouleversée par un événement tragique

Je vais te conter ce jour funeste, à Basse-Pointe, où ma vie bascula dans l'horreur.

Je déjeunais de quelques vadaïs\* et d'un woulka\* de mangues vertes quand Pierrette une ancienne petite amie et Nallapin son nouveau compagnon entrèrent :

— Si nous allions à une cérémonie indienne aujourd'hui ? On nous servira un colbou\* de mouton, j'en raffole, dit-elle.

— Je ne mange pas d'animal sacrifié, répondis-je.

Mais Nallapin emporta mes dernières réticences en me dépeignant le décor pittoresque où se déroulait la cérémonie : des roses cayennes fraîchement écloses, le parfum enivrant du

muguet, les manguiers chargés de fruits, et surtout des rencontres animées autour du koyil\* avec quelques descendants d'Indiens.

Le desservant du lieu bénéficiait d'une grande estime pour son pouvoir de guérisseur, mais aussi de conseiller occulte. La chapelle, en réalité une citerne offerte par un béké pour des grâces obtenues, drainait un nombre considérable de dévots. Je grimpai dans la jeep du couple enthousiaste qui, durant tout le trajet me contait maintes anecdotes illustrant la puissance du pusari. Et Nallapin ajouta dans un éclat de rire :

— Je n'y crois absolument pas. Ce sont des contes et légendes. Seul le colbou\* est une réalité.

— Oui, tout à fait juste, le reste n'est que fariboles, renchérit Pierrette

« Merveilleuse union, pensais-je. »

Nous arrivâmes au beau milieu de la cérémonie. Le roulement profond et saccadé du tappu\*, l'odeur âcre et insistante de l'encens mêlée aux fragrances de girofle et de camphre brûlés m'enivrait. La jeep emprunta sans faillir une piste bordée d'éboulis et de plantes épineuses, après un détour sous de larges frondaisons, elle déboula dans la clairière où se dressait la fameuse citerne blanche, ombragée d'un vèpèlè\*. Une foule bigarrée, dans une grande ferveur participait au culte. Je fus surpris de constater une telle fraternité, mais davantage encore en découvrant que le prêtre hindou était chabin, le gardien du colège où j'enseignais la grammaire créole.

— Il invoque le dieu Madouré Virin, me souffla un quidam, constatant mon étonnement.

— Et quelle est cette langue ?

— C'est de l'hindou, vous savez pour moi, c'est du chinois.

Je découvrais ainsi des Indiens s'adressant au divin dans leur propre langue. Mes certitudes vacillèrent quand le pusari leva la main droite vers un troupeau de moutons à l'écart. Ces animaux s'avancèrent, mus par un appel inaudible et tendirent leur cou au sacrificateur. La lame d'acier trancha sans bavure leur col enguirlandé. Cette dextérité souleva des murmures admiratifs. Les tappu résonnèrent à une cadence effrénée tandis que le pusari en transe sur un sabre tenu par deux acolytes communiquait avec Madouré Virin. A la fin du rituel, le grand prêtre,

les yeux au ciel remercia les divinités, puis il entama un chant dans cette étrange langue quand Pierrette, pouffa d'un rire moqueur auquel son mari fit écho.

— Mais tais-toi donc ce n'est vraiment pas le moment dis-je, soudainement anxieux.

Mais Nallapin n'ayant pas un grain de bons sens lui aussi, tressautait comme un épileptique en ricanant.

Alors le prêtre se retourna lentement, fixa un regard d'acier sur le couple impie, son visage exprimant stupeur et violence.

Je restai figé quand il pointa son index sur nous et ostensiblement dessina dans l'air des signes étranges, puis d'une voix profonde, il prononça quelques paroles sibyllines, puis se retira.

Un frisson secoua les dévots :

— C'est le signe de Kali, murmura une voix affolée, à cet instant, certains dévots, s'éclipsèrent

Dans l'après-midi, la foule s'installait dans l'herbe autour du temple. Devant chaque fidèle on servait un riz blanc sur de larges feuilles de bananiers arrosées de grandes louches de colbou. Eprouvé par les évènements, je regagnai la voiture tandis que mes amis étaient servis, en toute convivialité.

Je m'étais assoupi, quand ils revinrent maussades et silencieux.

— Avez-vous apprécié le pique-nique ? Demandai-je railleur.

Mais leur gaîté s'était envolée, ils restèrent songeurs durant tout le trajet.

«Ils regrettent sans doute leurs moqueries, pensais-je.» Mais au lieu de rentrer, ils prirent la décision absurde de s'arrêter dans un petit hôtel restaurant.

Un vieillard affable nous reçut avec une servilité suspicieuse. Il nous proposa encore un colbou de mouton, mais bien qu'affamé je déclinai l'offre.

— Est-ce du cabri ?

A cette question absurde, Pierrette dévisagea son ami et monta dans sa chambre prétextant une migraine. Nallapin me tint compagnie, mais ne disait mot.

— Pierrette et toi, vous avez humilié un prêtre. Tu ne respectes donc pas les coutumes de tes ancêtres ?

— Je suis athée, pas un païen du Bondié kouli\*. Je suis Nalla... Nalla...

Honteux de son patronyme, il avait raccourci son nom. Une telle absence de fierté me navrait. Excessif dans son comportement, il cultivait une image dévalorisante de lui-même et des siens. Après un long silence, il grimpa au premier étage. Je le suivis, saluant l'hôtelier et son serviteur, dont les regards sournois mettaient mal à l'aise.

Avec soulagement, je me glissai dans le lit, mais le sommeil fut difficile, car l'image du prêtre courroucé m'obsédait.

On frappa à la porte, Nallapin toussota :

— Aurais-tu par hasard un remède contre les allergies ?

— J'ignorais que tu souffrais de ce mal ! As-tu des démangeaisons ?

— Oh oui, énormément, j'ai des rougeurs, regarde !

En effet malgré sa peau sombre, à certains endroits on voyait de larges tâches sanguinolentes.

— Tu as contracté une dermatose, c'est sûrement une intoxication alimentaire. Ce n'est pas bien grave, ça ira mieux demain.

Il s'en alla, soulagé par mon ton rassurant.

La nuit paisible glissait lentement vers l'aurore.

De l'autre côté de la cloison, Nallapin arpentait le plancher comme tourmenté par un mauvais génie, aucune lumière ne filtrait de leur chambre.

Il vint de nouveau frapper à ma chambre.

— Mais que veux-tu enfin ? Va donc te coucher, à une heure pareille.

— Excuse-moi frère, veux-tu me dire la différence entre cabri et mouton ?

— C'est pour de telles âneries que tu me déranges en pleine nuit ?

— Y a-t-il des liens de parenté entre le mouton et le cabri ?



C'en était trop j'étais déterminé à le jeter dehors, mais il m'implora triste et penaud :

— Il faut que je te parle. J'envisage de m'établir éleveur d'ovins.

Visiblement il perdait la tête.

Je m'assis sur la couche, abasourdi. Il se dirigea vers la fenêtre en se frottant le cou. Je crus voir ses cheveux si raides, d'habitude, onduler sous le clair de lune.

« Mon esprit me joue des tours, pensais-je. »

Il ne semblait pas disposé à aller se coucher, il lâcha cette incongruité d'une voix blanche :

— On me surnomme mouton, mais je ne serai jamais un mouton sacrifié ! Jamais tu m'entends !

— Trop tard ! Pierrette t'a déjà mis la corde au cou, fis-je goguenard, et pourquoi te masses-tu le cou ? Souffres-tu autant ?

Il ne m'entendait pas.

— Ah cher ami, je sais que Chabin me hait, mais je ne suis pas un de ses moutons. Même si ma mère répétait sans arrêt qu'entré cabri à l'école, j'en étais ressorti mouton.

Il devenait schizophrène. Contre toute attente, il entama le récit de sa vie, fort cohérente pourtant. Il connaissait l'histoire de ses ancêtres, parlait de son emploi de nègre pour ce célèbre écrivain antillais. Je l'écoutais éberlué, découvrant chez cet ami une grande érudition que je n'avais jamais soupçonnée.

Quelles humiliations, quels chocs, quelles souffrances secrètes avaient altéré sa raison pour en faire cet être frustré cultivant une coulitude du néant ? En s'engageant avec Pierrette, il se moula dans une société qui le rejetait. Mais elle, pourquoi m'avoir quitté pour lui ? Était-ce pour satisfaire quelque fantasme secret ? L'argent ? Le sexe ? Ou désirait-elle l'habitation qu'il venait d'acquérir ?

Il redevenait silencieux, se croyant seul, je l'observais et alors il se passa un phénomène inimaginable. Il fit un bond, gonfla ses muscles, ses jambes ployèrent, il tomba à quatre pattes et disparut dans le couloir en... bêlant.

Atterré devant un tel évènement, je me calfeutrai tant bien que mal. Après avoir poussé le verrou, j'assemblai une grande table et une chaise en bois derrière la porte et me recroquevillai

sous les draps, prostré toute la nuit, cherchant à comprendre. Bien sûr dans mon enfance les adultes relaient souvent ces histoires réelles ou fictives de sorciers qui la nuit venue, se transforment en animal, le plus souvent en chien féroce pour dévorer l'âme des humains ; ou encore ces volants, des sorciers qui au cours de leurs envolées sauvages et nocturnes heurtaient parfois les avions. Et Nallapin était tout, sauf un sorcier. Il y avait certainement une explication, et je serais le premier à rire de ma frayeur. Mais une fois encore, je revoyais l'incident de la matinée : le pusari pointant un index sur nous et proférant son étrange formule. Tout cela pour nous impressionner.

Ma fenêtre découpait un rectangle de ciel qui pâlisait d'heure en heure, tandis que la pénombre se dissipait dans la chambre. J'attendais le lever du soleil ou mon ami ferait irruption, taquin et plaisantant sur mille sujets avec Pierrette, et d'un même élan ils me présenteraient le programme de la journée.

— Au secours ! Aah ! Aaah !

Un cri strident suivi d'un long hurlement, ébranla les murs de ce vieil hôtel. Je bondis vers la porte où je fus à moitié assommé par ma barricade, je m'en extirpai et courus à la chambre voisine dont la porte était restée entrouverte. Je fus tétanisé par cette vision :

Pierrette nue, poursuivie par un grand mouton noir ayant la tête de... Nallapin. Elle trébucha et l'animal lui lécha le visage. Alors, comprenant son infortune, elle hurlait terrifiée, les yeux exorbités.

Une galopade ébranla le premier étage. L'hôtelier entra, escorté de son serviteur, toujours obséquieux, il me fixa avec dédain :

— Vous voyez ! Mon pouvoir est authentique, et ma vengeance ne se fait jamais attendre.

J'étais livide, inondé d'une sueur glacée, car je reconnais Chabin ! Le gardien du collège ! Le pusari ! Je ne savais plus.

J'implorais son pardon, le suppliais. Aucun son ne sortait de ma bouche. J'étais désespéré lorsqu'ils empoignèrent mon ami. Pierrette s'accrochait à eux, mais le serviteur lui attrapa les che-

veux et l'entraîna au rez-de-chaussée où attendait une ambulance. Elle fut projetée à l'intérieur comme un vulgaire paquet de linges sales. Elle lança un regard déchirant vers son compagnon que les tortionnaires embarquaient dans une camionnette qui démarra en trombe tandis que l'ambulance se dirigeait vers l'hôpital psychiatrique.

Une semaine plus tard, mon geôlier vint me chercher dans la chambre où j'étais cloîtré pour me libérer. Avant de partir, il me révéla que, pendant ces jours de captivité il m'avait nourri de colbou, et ce mouton qu'ils avaient égorgé n'était autre que... Nallapin, mon ami. Cette révélation macabre me fut insupportable, je glissais lentement vers la démence.

Depuis quelque temps mes amis se moquent de moi disant que j'avais la voix chevrotante d'un « ptit vieux », et que de jour en jour j'avais la gueule d'un ovin. Le même cauchemar, hante mes nuits : je suis un mouton noir décapité, qui poursuit à travers l'île ma tête qui cabriole devant moi. Chaque matin j'entame péniblement la journée. A quoi bon vivre pour endurer une histoire aussi démentielle. Naître ou ne pas naître ! Voilà l'ultime question que je me pose avant de sombrer.

Je ne peux plus écrire, ma main gauche a perdu sa souplesse. Elle s'est « rac cornée ». Je hurle mon désespoir, je ne peux plus tenir mon stylo, je sais que le temps m'est compté et... ma main tremble... le stylo est tombé... Mè mêê... mêêê